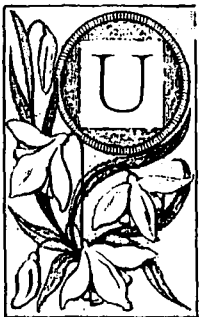


CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



ALPHONSE DAUDET DANS SON CABINET.



Un critique français des plus autorisés, Monsieur Jules Lemaitre, disait en parlant de l'illustre mort dont nous publions ci-contre le portrait : " Vérité, fantaisie, esprit, tendresse, mélancolie, il entre beaucoup de choses dans le plus petit conte de M. Alph. Daudet "

Si tout, ou à peu près, a été dit sur l'écrivain merveilleux, le poète délicat que fut le défunt, l'homme intime n'est pas moins célèbre et de nombreux portraits ont popularisé la belle figure latine, d'une finesse si caractéristique, de l'universel auteur de tant d'œuvres exquis : Jack, Fromont jeune et Risler aîné, le Nabab, Sapho, Tartarin, etc.

Inutile donc de rappeler l'arrivée à Paris du jeune maître d'études, riche d'espérance, bien léger d'argent ; ses débuts littéraires, ses premières amitiés d'autan. Alphonse Daudet survit tout entier dans son œuvre impérissable, mais comment faire revivre la physionomie si parfaitement sympathique du romancier, la broussaille de ses cheveux noirs, le monocle inamovible sous l'arcade sourcilière, la voix au timbre musical, dont un léger accent de " là bas " ne gâtait pas la douce sonorité ?

Daudet fut le plus aimable des camarades pour tous ceux qui eurent le plaisir de l'approcher ; il causait familièrement avec ses auditeurs les plus infimes, les plus inconnus, voire même les plus indiscrets, car nul homme ne fut plus souvent interviewé et cette familiarité bon enfant, exempte d'une vulgarité qu'excluait sa délicatesse naturelle, ne sentait pas davantage la condescendance lointaine qui est une des hypocrisies de la vanité. Infinitement sociable, il se livrait, pris d'une sorte d'ivresse ; ne posait jamais, dédaignant, lui, si capable de créer des personnages typiques, de s'affubler lui-même d'un masque. L'artiste sut toujours rester très " humain " dans sa vie comme dans ses livres et c'est comme cela qu'on le retrouve à la fin de sa carrière, en dépit de la gloire qui, souvent, gâte ses favoris.

C'est dans son cabinet de travail, à Champrosay, que le représente notre gravure.

Assis devant son haut pupitre, tenant d'une main sa pipe coutumière, de l'autre tracassant son monocle, il

essaie de dompter la souffrance empreinte sur ses traits encore plus afflinés par la maladie, de chasser de son front le nuage de mélancolie pour sourire à son visiteur.

Daudet, quelque fut celui qui vint le voir, ne laissait jamais paraître que le causeur exquis, le charmeur irrésistible, toujours en possession de cette belle intelligence, réfractaire à la maladie et qui ne devait s'éteindre qu'avec la vie. Que le souvenir d'un de ses admirateurs, vieille relation d'il y a vingt ans déjà, aille caresser l'ombre aimée du doux poète, ombre errant dans ce paisible asile de Champrosay, oasis de verdure où il aimait tant à vivre, entouré de sa famille et de ses amis. A la noble compagne de sa vie ; à sa seconde famille : Mme Vve Allard et M. Léon Allard, son beau-frère, ce souvenir d'un déjà vieil ami.

**

S'il est un outillage commercial et industriel intéressant à étudier, c'est celui d'une " ville de viande " telle que Chicago.

Allons visiter un de ces grands parcs à bestiaux dont s'enorgueillit la " Reine des lacs. "

Les grands " stable-car " arrivent au milieu des " stock-yard, " couvrant près de 300 arpents.

A peine débarqués, les " cow-boys " à l'original costume, montés sur leurs petits chevaux agiles, conduisent les animaux dans des parcs entourés de barrières en bois, où sont aménagés abreuvoirs et crèches, fort simples, commodés et peu coûteux.

Pas de constructions, pas d'installations architecturales, pas d'abris inutiles pour des animaux habitués à vivre dans la prairie.

Ils ne restent pas longtemps, d'ailleurs, dans ces parcs. Au moyen d'un long plan incliné on les amène sur des passerelles au niveau des grands ateliers d'abattage du " Packing House, " qui les a achetés. Poussé dans un couloir, le bœuf vient de recevoir le coup de massue. Il tombe ; saisi par les pattes de derrière, attaché à un long crochet qui glisse au moyen de sa poulie sur un rail aérien, il va passer successivement devant les " spécialistes " qui le dépouilleront pour l'amener, à l'état de carcasse, sous le couperet et le couteau d'un autre ouvrier qui préparera les quartiers ou les morceaux destinés à la fabrication des conserves.

Il ne s'écoule pas trente minutes entre le moment où le bœuf est abattu et celui où ses filets, sa culotte, sa langue, etc., sont roulés dans des paniers sur un wagonnet qui les transporte dans un autre atelier. Il convient de remarquer que la peau a été pliée, les os principaux mis à part et la graisse inutile déposée dans un bac spécial. Rien n'est perdu.

Dans un Packing House, comme l'établissement d'Armour, on ne prépare pas seulement de la viande fraîche et des conserves, on y fabrique également de la colle et des engrais. Ces matières fertilisantes trouvent un large débouché dans l'Ouest, parce que la culture sans engrais est une légende, en Amérique comme ailleurs.

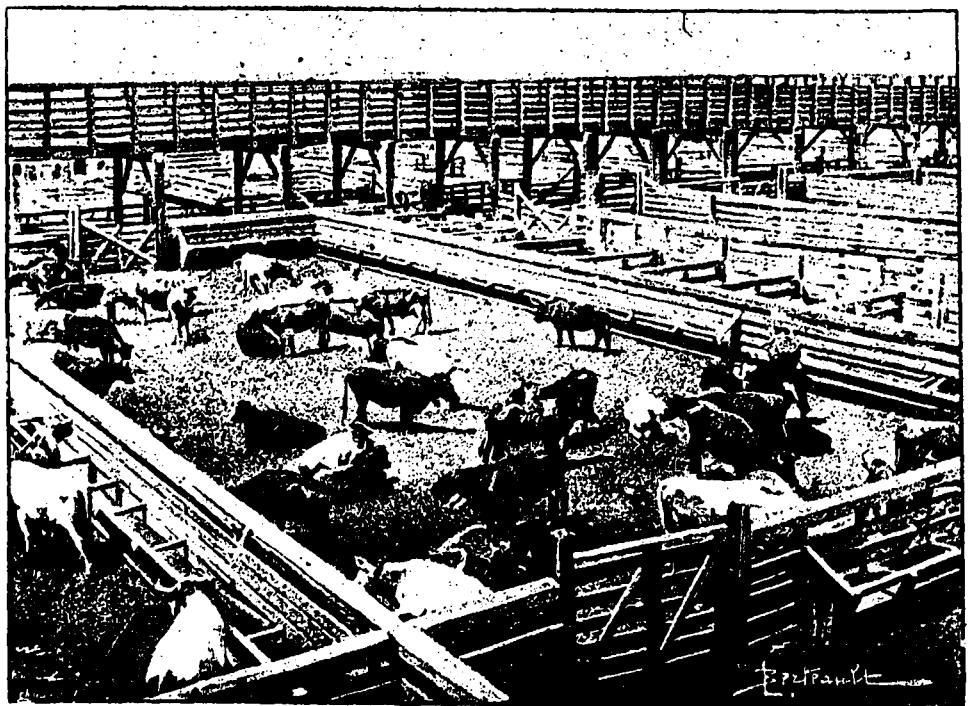
Dans l'atelier des porcs, même spectacle ; même transformation rapide.

A peine sacrifié et plongé dans l'eau bouillante, l'animal entre dans une sorte de cylindre armé intérieurement de racloirs et de brosses.

Il en sort dépouillé de ses soies, perd sa tête en un tour de main, ou plutôt de roue et se trouve à l'extrémité de la salle, — autour de laquelle il tourne — à l'état de quartiers qu'ont découpé la scie circulaire et le couteau affilé des opérateurs insensibles mus par la vapeur.

Voici les longues bandes de graisse blanche qui serviront à la fabrication du saindoux ; voici les jambons, la langue, les pieds, etc.

A l'étage au-dessous, des broyeurs ont déchiqueté les bas quartiers et fabriqué la chair à saucisse. On entasse cette pâte, à laquelle nulle main n'a touché, dans un immense entonnoir ; une vis d'Archimède la saisit, la comprime, la pousse dans un long tube effilé que l'ouvrier coiffe du long ruban élastique dont elle sera enveloppée.



PARC A BÉTAIL, A CHICAGO.